

-collège, parce qu'un jour on avait découvert dans le mouchoir tordu de l'un et de l'autre, une pierre dont ils devaient simultanément se servir pour se frapper dans le dos et se rendre poitrinaires.

En *rhétorique*, ils se provoquèrent en duel à propos de bouquets envoyés à une jolie marchande de tabac ; si le duel n'eût pas lieu, c'est que l'armurier auquel on s'adressa, pour avoir des armes, prévint la famille et la police.

En *philosophie*, ils étaient devenus assez maîtres d'eux-mêmes pour se contenter d'une guerre de médisance, d'épigramme, de dédains et de sourires moqueurs.

La veille du jour où ils devaient partir pour Paris, afin de se faire recevoir bacheliers, Louis Forgeron tomba malade, Albert Saint-Lyé déclara qu'il ne partirait pas seul. Il voulait triompher en face de son rival, et dans son dépit il alla s'informer, deux fois par jour, de la santé de son camarade.

Une fois, on lui dit que le médecin était très inquiet, que Louis ne passerait peut-être pas la nuit. Il ressentit un choc si terrible de cette nouvelle qu'il éclata en sanglots. Il crut pendant une heure que c'était sa jalousie qui se désespérait de perdre prochainement une occasion de rivalité et de triomphe et, voulant aller jusqu'au bout de sa férocité, il demanda la permission de passer cette nuit décisive dans la chambre du malade.

La permission lui fut accordée. Louis avait le délire ; Albert était assis à son chevet, et s'acquittait avec une scrupuleuse exactitude de tous les soins qu'on lui avait confiés. Il pleurait, sans s'en apercevoir ; il avait des rages contre la mort, et, à chaque instant, il s'agenouillait devant le lit, prenait la main brûlante de son rival, la mettait contre sa bouche, comme s'il eût voulu la faire brûler davantage, pour l'empêcher de se refroidir, murmurant par instants des bribes de prières, d'invocations. Vers le matin, la crise parut s'apaiser ; le délire cessa et, après un léger assoupissement, Louis s'éveilla en sursaut, appelant : Albert !

— Je suis là, dit celui-ci avec angoisse.

— Merci, répliqua Louis satisfait.

Quand le médecin vint, il déclara que le malade était sauvé.

Les parents de Louis s'écrièrent aussitôt :

— C'est son ami qui a éloigné le mal et attendri la mort !

Son ami ! Albert Saint-Lyé se laissa embrasser par le père et la mère qui le bénissaient de ce nom sacré, et se penchant à son tour, très pâle et ruisselant de larmes, sur le malade dont le regard avide l'attirait, il lui rendit les baisers, qu'il avait reçus, et resta un quart-d'heure enlacé dans ses bras.

Quand ils partirent pour Paris, ensemble, ils riaient de la vieille haine, qui n'était que l'inconsciente fermentation de leurs deux cœurs, trop pareils pour avoir besoin de cette compensation de force qui fait l'attraction de la plupart des amitiés.

Ils furent reçus bacheliers avec le même éclat, et dès lors commença pour eux une phase rayonnante d'union, de confiance, d'élan. Ils se connaissaient si bien qu'ils n'avaient pas de découvertes à faire dans leurs caractères, ils avaient épuisé les raisons de rivalité.

De fortune égale, fils, Louis Forgeron, d'un banquier, Albert Saint-Lyé, d'un magistrat, grand propriétaire, ils n'avaient aucune impatience d'ambition, et il se disaient en riant qu'ils se donneraient le temps de choisir leur carrière, ou de n'en point choisir.

En attendant, il s'aimaient franchement et trouvaient bon de s'aimer. Leur amitié active, sans les garantir de l'amour, les garantissait de tout ce qui est le hors-d'œuvre de la passion profonde, et les liaisons légères dont ils s'enquiraient, pour quelque temps, étaient comme un décor de leur chaîne fraternelle.

Louis Forgeron avait le goût des livres, et surtout des collections d'autographes. Albert Saint-Lyé était poète à ses heures, mais avec plus d'enthousiasme pour la poésie des autres que la sienne, et écrivait peu.

Ils ne se cachaient rien, mais ne se disaient pas tout. Les véritables amis vivent entre eux, toutes portes ouvertes, et n'ont jamais besoin de se faire réciproquement les honneurs de leur conscience. Ils se laissent deviner, mais ne sollicitent et n'offrent pas de confidences ; ils ont la coquetterie, la pudeur de se ménager certains mystères.

Voilà pourquoi Louis n'avisait pas tout d'abord son ami Albert de l'impression tendre qu'avait faite sur lui une jeune fille de leur monde. Quand il s'aperçut que cette impression était devenue de l'amour, il eut, pour la première fois, la crainte d'en parler. Si Albert allait s'alarmer de cet empiètement sur le cœur de son ami !

Pourtant, quand il eut la certitude d'être aimé, et quand il entrevit au loin le mariage, Louis n'hésita pas.

Albert eut une pâleur rapide, en apprenant ce double amour.

— J'aurais dû m'en douter, dit-il, avec un sourire un peu contraint, sois heureux !

— Fais comme moi, reprit son ami, marie-toi.

— Je crains de n'avoir pas la vocation, et je ne vois personne qui puisse me la donner.

Il fut évident que quelque chose, un nuage, un souffle s'était glissé entre ces deux cœurs, si étroitement unis.

Louis fit tout son possible pour jouir discrètement de son bonheur, de ses espérances ; mais il avait beau faire, il devinait à la réserve, aux précautions de son ami, que celui-ci, incapable de lui en vouloir, souffrait de ce mariage, ne le blâmait pas, n'en médisait pas, ne tentait rien pour l'empêcher, mais l'attendait pour partir.

En effet, le jour même de la cérémonie, dans laquelle il eut un rôle officiel, Albert fit ses adieux assez gaîment pour ne donner aucun remords aux nouveaux époux, assez sérieusement pour que l'un et l'autre comprissent qu'ils le blesseraient en faisant un effort pour le retenir.

Il devait revenir, il ne revint pas ; mais il écrivit. Sa correspondance, dans les premiers temps, fut chaude et pressante. Comme Louis se bornait à lui envoyer un bonjour amical de la part de sa femme et craignait d'insister, Albert se plaignait de n'avoir pas le tableau exact du bonheur qu'il souhaitait à son ami ; il alla même un peu loin dans sa curiosité ; puis ses lettres devinrent rares et, après un silence de six mois, Louis dit un soir à sa femme, en l'embrassant :

— C'est fini ! Albert ne m'écrira plus. Ah ! s'il pouvait trouver une femme pareille à toi, comme il nous reviendrait !

— Il n'en manque pas, murmura Mme Forgeron, un peu confuse du compliment.

Louis fit alors de longues réflexions sur l'amitié. Il ne retira pas la sienne à l'ingrat que son bonheur contrariait ; mais, aux heures de mélancolie, qui sont le repos nécessaire d'un bonheur vif et continu, il pensait au cher vagabond et s'affligeait de l'absence.

Il apprit qu'Albert était devenu joueur, qu'il allait de ville d'eaux en ville d'eaux, dissipant sa fortune. La mort de son père, qui était veuf, l'ayant mis en possession de ses biens, il scandalisa les échos de sa ville natale par la grande rumeur que transmettaient les notaires, chargés de vendre pièce à pièce les domaines, les champs, les prés.

— Quand il sera ruiné, s'il pouvait penser à moi, se disait naïvement Louis.

Après cinq ans d'un mariage heureux, à la naissance de son troisième enfant, Mme Forgeron mourut.

Elle eut, avant d'expirer, une heure de cette placidité parfaite, de cette douceur dans l'épuisement de la vie, que la mort répand, pour séduire les âmes, et à son mari